

# CHRONIQUE

## SOCIÉTÉS

### Académie Nationale de Metz

#### Séance du 4 janvier 2001

Le président fait part du décès du professeur Louis Leprince-Ringuet, de l'Académie française, membre d'honneur de la compagnie, décédé le 25 décembre 2000.

M. Denis Metzger présente une communication sur le culte de saint Jean Népomucène dans le diocèse de Metz au XVIII<sup>e</sup> siècle. Saint Jean Népomucène, chanoine de Prague, fut canonisé à Rome en 1729, plus de trois siècles après sa mort. Selon la tradition, il était aussi le confesseur de la reine de Bohême ; torturé et jeté dans la Moldau, il y périt noyé pour avoir refusé de révéler au roi Wenceslas IV le secret de la confession de son épouse. Mais au lieu de sombrer dans les profondeurs du fleuve, son corps flotta doucement vers la berge, entouré d'une lumière surnaturelle et la tête nimbée d'une couronne lumineuse de cinq étoiles. On y vit un signe de sainteté, et son tombeau à la cathédrale de Prague, fut bientôt l'objet de miracles. Un culte populaire s'y développa et se propagea bientôt à la Bohême entière avant de s'étendre à tous les Etats du Saint-Empire, et au-delà.

On sait aujourd'hui que Jean Népomucène fut tué à cause des heurts et des conflits qui opposaient son archevêque au roi, ce qui le rapproche plus de saint Thomas Becket que du martyr de la confession, qui fut la cause de sa canonisation. Peu après celle-ci les Habsbourg se placèrent sous sa protection et les Jésuites en firent leur patron secondaire. En raison des circonstances de sa mort, il devint le protecteur des ponts, des lieux et des activités aquatiques et bénéficia d'une immense popularité dans les pays germaniques et slaves. La France des Bourbons, gallicane et toujours méfiante à l'égard des Habsbourg, resta à l'écart de ce mouvement. Mais en Lorraine, Stanislas vouait au saint de Prague un culte personnel et familial, aimant à croire que le martyr de la confession faisait partie de son lignage. En raison du voisinage avec les diocèses de Trèves, Spire et Strasbourg où le culte s'était propagé, la partie germanophone du diocèse de Metz fut également gagnée par la dévotion népomucénienne.

La compilation des études locales, complétée par une prospection sur le terrain a permis de dresser l'inventaire des statues et des bas-reliefs que l'on peut encore voir dans quelques églises du canton de Cattenom, sur les fontaines de Saint-Avold, Sarralbe ou Saint-Quirin. Mais c'est surtout le Pays de Bitche, par toute une série de bas-reliefs sculptés sur des « Bildstock » (Achen, Hoelling, Soucht, Montbronn), et par des statues en ronde-bosse qui s'élèvent sur des ponts (Achen, Rahling, Meisenthal, Holbach, Schorbach) qui se signale à notre attention. Leur iconographie est traditionnelle ; le saint est toujours représenté en habit de chanoine, généralement coiffé de la barrette et portant les attributs de sa sainteté : la croix du prédicateur, la palme du martyr. La sculpture est majoritairement de facture populaire et ne dénote aucune originalité.

Toutes ces œuvres se situent au nord de la ligne de contact des langues qui traverse le diocèse de Metz. L'explication réside, selon toute vraisemblance,

dans l'influence exercée par les pays germaniques voisins, mais aussi au fait, qu'après la guerre de Trente ans, les villages désertés ou dépeuplés furent colonisés par des maçons et des tailleurs de pierres venus du Tyrol, du Voralberg et des contrées du sud de l'Allemagne. Le clergé messin déficitaire à cette époque fut remplacé par des prêtres du diocèse de Trèves essentiellement luxembourgeois : il est évident que les uns et les autres ont apporté, ou pour le moins, ont favorisé, l'émergence du culte de saint Jean Népomucène qui était déjà en honneur dans leurs pays respectifs. La Révolution française a marqué l'arrêt de cette dévotion et le XIX<sup>e</sup> siècle en a consommé le déclin. Mais jusqu'à des temps récents la population a marqué son attachement à ce patrimoine religieux, en particulier dans le Bitcherland où l'on a toujours relevé les statues renversées, vandalisées ou détruites par les guerres.

Cette communication suscite des interventions de MM. Hennequin, Jung, Michaux et de Mme Michaux.

Le Dr Pierre Kolopp rappelle ensuite la vie de Michel Varis, le rebouteux (*Knochenheiler*) de Berig, qui vécut de 1777 à 1850. Sa réputation était plus que régionale. Sa bonté et son extrême habileté lui valurent un monument de grande qualité, érigé par souscription publique en 1853, le représentant en pied, que l'on peut encore admirer de nos jours dans la grand-rue de Berig-Vintrange. Les monuments érigés en faveur de rebouteux sont très rares. Le Dr Kolopp cite le seul autre exemple existant à sa connaissance : celui de Pierrounet, en Lozère, dont le buste siège sur le foirail de Nasbinals.

Cette communication appelle des remarques de MM. Fabre, Grossmann, et Jung.

### **Séance du 1<sup>er</sup> février 2001**

M. Pierre André fait l'éloge du professeur Leprince-Ringuet, membre d'honneur. A la suite du rapport présenté par le Dr Hamel, M. Jean-Louis Jolin, membre correspondant, est élu au rang de membre associé-libre. M. Raymond Baustert, professeur de français au collège universitaire de Luxembourg, est élu membre correspondant à la suite du rapport présenté par M. Jacques Hennequin.

Le professeur Jacques Caen, présente une communication sur « la recherche médicale, une aventure, une passion ». Cette communication, particulièrement émouvante, dépeint non seulement le cheminement intellectuel de la recherche scientifique médicale, l'aventure du chercheur, mais aussi le drame du chercheur atteint dans son corps, dans ses facultés. Le professeur Caen décrit son itinéraire professionnel, ses relations avec des savants de la même discipline, Jean Hamburger, Jean Bernard, Robert Debré, et d'autres. Il y a deux ans, pris à son piège il fit une thrombose cérébrale : il en vit chaque minute. Cette passion interrompue de la recherche est heureusement ressuscitée et il nous livre en conclusion son message : « Je fais mien ce qui est écrit sur le cadran solaire de la propriété de Robert Debré en Touraine : « chaque heure apporte son espérance ».

Cette communication suscite les interventions de MM. Baro, Feuga et Mégly. Le Dr Marc-Bernard Diligent présente ensuite une communication sur les « Arts et cultures des tatouages ». L'origine océanienne du mot tatouage vient de l'expression « tatou » que les indigènes prononçaient « tataou », dérivé de la racine « ta », dessin et qui signifie : dessin inscrit dans la peau. Si le

tatouage suscite chez certains une vive émotion esthétique, beaucoup ne peuvent se défendre d'une angoisse diffuse devant ce qui apparaît comme l'étrangeté même, éveillant curiosité, réflexion, excitation, appréhension.

De son expérience de psychiatre le Dr Diligent nous livre les motivations des individus qui se soumettent aux tatouages. Elles sont nombreuses et diverses ; frustrations sentimentales, sociales, moments de fragilité et de crise, difficulté d'insertion dans un nouveau milieu. Le tatouage apparaît comme un « art sur le corps » dont les significations apparaissent imprécises et insatisfaisantes. Par contre, le souhait du détatouage fréquemment exprimé, se manifeste à travers une volonté de réinsertion sociale et un désir d'effacer un passé préjudiciable. La compréhension du tatouage conduit à entreprendre une démarche de prévention, non seulement par rapport à la prévention des maladies infectieuses, notamment l'hépatite C, mais aussi à la prévention de la marque indélébile.

Cette communication est suivie de questions posées par MM. Mégly, Jacques Jung, Rouillard, Grossmann, Becker et Nauroy.

### **Séance du 1<sup>er</sup> mars 2001**

A la suite du rapport présenté par M. Denis Metzger, M. Raymond Baro, membre correspondant, est élu au rang de membre associé-libre, puis sur présentation du Dr Rouillard, M. Grignon, doyen honoraire de la Faculté de médecine de Nancy, est élu membre correspondant.

Le général Pierre Denis présente « Images d'Iran », nombreuses diapositives rapportées d'un récent voyage dans ce grand pays. Il parle peu des paysages, mais montre des vues de monuments, des plus antiques à ceux de notre époque. Il retrace l'histoire extraordinaire de ce carrefour des peuples, des invasions et des civilisations. La présentation de la mosquée du vendredi, avec ses drapeaux noirs, lui offre l'occasion d'expliquer la naissance du chiisme, ce courant de l'Islam. Le général Pierre Denis s'est intéressé surtout à la population qui s'est peu à peu constituée de tous les envahisseurs : mèdes, perses, macédoniens, romains, arabes, turcs et mongols, qui a montré un très grand patriotisme lors de la guerre contre l'Irak et qui est en proie, aujourd'hui, à un important exode rural, en particulier vers Téhéran. L'image, évidemment parlante, des femmes en tchador noir, ne doit pas masquer que certaines d'entre elles arrivent à des situations élevées. L'abondance des étals des marchés ne peut pas, davantage, cacher que la situation économique est catastrophique.

Mme Marie-Antoinette Kuhn parle ensuite de la religion mazdéenne dont les derniers fidèles (environ 36 000) viennent vénérer, à Yazd, à l'orée du désert, le feu sacré allumé, si l'on en croit la tradition, il y a 1 500 ans et qui brûle dans un temple élevé dans les années 1950. Ce feu est consacré à Ahura Mazda, « le Seigneur sage ». Il était dénommé Varuna (le ciel) avant la réforme de Zarathoustra (Zoroastre) qui imposa l'appellation Mazda (sagesse ou illumination). Dans ce temple sont conservés quelques manuscrits de l'Avesta, livre fondateur de la religion iranienne, les autres étant gardés par les Parsis de l'Inde.

Yazd reste de nos jours la ville sainte du zoroastrisme, fréquentée par des pèlerins dont certains viennent des Indes où des fidèles persécutés par l'Islam au VIII<sup>e</sup> siècle avaient trouvé refuge.

Cette communication suscite des remarques de MM. Grossmann, Baro, Feuga, Hamel, Petit, et du Dr Hennequin.

### Séance du 5 avril 2001

Le Dr François Jung retrace la vie d'Yvette Pierpaoli (1938-1999) : une héroïne lorraine de l'action humanitaire. Le 18 avril 1999, la presse annonçait le décès accidentel au cours d'une mission humanitaire en Albanie, d'Yvette Pierpaoli née au Ban-Saint-Martin. Les chaînes de radiotélévision, habituellement prolixes sur les événements des Balkans, sont restées très discrètes sur ce sujet. Et cependant, pour des milliers d'êtres humains, cette femme reste une figure inoubliable.

Yvette Pierpaoli était le cinquième enfant d'un couple constitué d'un immigré italien, Ettore, exerçant la profession de mécanicien, et d'une Lorraine, Jeanne Michel. Sa famille dut quitter la Moselle après la défaite de 1940 et trouva refuge à Nancy. Après la guerre, elle se fixa à Scy-Chazelles. Après avoir quitté l'école primaire, Yvette fut employée de bureau à Metz, tout en continuant à vivre au domicile de ses parents. Le soir de Noël 1955, à la suite d'une altercation particulièrement violente avec son père, elle quitta le domicile familial. Après avoir erré dans les rues de Metz, elle se rendit à Paris. Elle fit alors l'épreuve de la misère, vivant d'expédients, frôlant la prostitution. Elle finit cependant par réagir et trouva un emploi de secrétaire.

Attirée par l'Extrême-Orient, elle s'envola à l'âge de 19 ans pour le Cambodge. S'étant fixée à Pnom Penh elle monta une entreprise d'export-import, et se révéla bientôt comme une excellente femme d'affaires. Cette activité fut cependant entravée par la guerre. Les misères entraînées par les exactions sanglantes des Khmers rouges l'incitèrent alors à se consacrer aux nombreuses victimes du conflit. Elle organisa des convois de vivres et de médicaments destinés aux réfugiés, fonda un orphelinat destiné aux enfants abandonnés. En 1985, après avoir suivi une retraite dans un monastère normand, elle décida de se consacrer exclusivement aux enfants déshérités. Ayant abandonné ses affaires à ses collaborateurs, elle fonda une association « Tomorrow » (demain), destinée à soutenir son action. Elle se rendit alors au Guatemala, pays ruiné par la guerre civile. Elle y prit en charge un village entièrement dévasté, peuplé d'un millier d'Indiens. Parallèlement elle fonda dans la capitale un refuge « la novena » permettant d'accueillir des enfants orphelins, errant dans les rues.

L'année suivante elle se rendit à La Paz (Bolivie) où elle fonda un foyer destiné également à recevoir des enfants abandonnés. En 1988, Yvette Pierpaoli se retira dans une maison qu'elle avait achetée à Uzès (Gard). Elle profita de ce séjour pour écrire un livre « *Femme aux mille enfants* », édité chez Laffont dans lequel elle narra sa vie et ses engagements. Elle présenta cet ouvrage à Metz, lors de « l'Eté du livre » de juin 1992. Cependant son œuvre n'était pas terminée. Toujours disponible, elle remplit encore de nombreuses missions d'assistance dans le monde entier, en particulier en Birmanie et dans les pays d'Afrique noire, déchirés par la guerre. En 1999, elle avait été chargée par l'association « Refugee International » d'une mission d'aide aux réfugiés du Kosovo. Alors qu'elle circulait en voiture sur la route de Tirana à Kukës, elle fut victime d'un accident mortel. Ainsi périt au champ d'honneur humanitaire cet enfant de la Moselle, qui consacra 30 ans de sa vie aux personnes défavorisées du monde entier.

M. André Schontz présente ensuite une communication sur le sens de circulation des trains en Alsace-Moselle. Contrairement aux règles de la voirie, les trains français circulent sur la voie de gauche. Cet usage, pour ne pas dire cette erreur, nous vient des Anglais qui ont construit nos premières lignes de chemins de fer. Une exception cependant, la ligne de Strasbourg à Bâle, mise en service, dès 1840, est exploitée avec sens de circulation à droite. Ceci pour respecter l'usage français. En Allemagne, la première voie de chemin de fer, de Nuremberg à Fürth, est construite par un Français, qui respecte les usages de ce pays et fait donc circuler les trains sur la voie de droite. Comme il dirige la construction de nombreuses autres lignes, tous les trains allemands circulent « à droite ».

Après le conflit franco-prussien de 1870, le tout nouveau Reich allemand modifie rapidement les installations ferroviaires de l'Alsace-Moselle annexée, pour faire circuler les trains selon ses principes.

A la libération de 1918, le réseau des chemins de fer d'Alsace-Moselle est confié à l'Etat. Les avis divergent sur l'opportunité de le rendre à la Compagnie de l'Est ou de lui donner un statut de réseau d'Etat. La question du sens de circulation des trains, considérée comme « un vestige du crime de l'occupant » fait l'objet de débats passionnés. Mais en un demi-siècle, la technique ferroviaire a évolué et le réseau est bien plus dense. Remettre le réseau dans son état antérieur serait une opération complexe, délicate, longue et onéreuse. Les militaires qui désirent renforcer les relations stratégiques vers la zone Nord-Est de guerre préconisent la construction de sauts-de-mouton qui permettent, à l'emplacement de l'ancienne frontière, de passer d'un sens de circulation à l'autre, sans gêner l'exploitation des lignes de chemin de fer. C'est ainsi qu'il n'y a qu'en Alsace-Moselle que les trains circulent sur la voie de droite... comme l'exige les règlements de voirie de notre pays.

Cette communication appelle des remarques de MM. Belin, Hocquard, Jacques Jung, Stoll et Villemin.

### Séance du 3 mai 2001

A la suite du rapport présenté par le Dr Bernard Hamel, le Dr André Jung, ancien médecin à l'hôpital Sainte-Blandine de Metz, est élu membre correspondant.

M. Philippe Hoch présente une communication sur « les voleurs de livres ». Au cours des dernières années, l'attention du public et plus particulièrement des bibliophiles a été régulièrement attirée sur des vols répétés, commis dans des grandes bibliothèques, en Russie, en Pologne, mais aussi au Royaume-Uni ou encore en France. Ont ainsi disparu, parmi d'autres pièces remarquables, une édition incunable de la *Cosmographie* de Ptolémée, plusieurs exemplaires de l'édition originale (1543) du célèbre traité de Copernic consacré au mouvement des orbes célestes, un manuscrit des *Voyages de Gulliver* de Swift, sans compter les atlas dépecés ou les manuscrits liturgiques démembrés. La presse, en écho à cette accumulation de disparitions, fit état d'une « série noire » pour les bibliothèques.

De fait, le vol de livres, spécialement des œuvres de haute valeur historique, artistique ou scientifique, constitue un mal endémique dont on trouve

rait des traces dès l'Antiquité. Ce fléau ne frappe pas seulement, du reste, les bibliothèques, mais il affecte également d'autres institutions publiques détentrices de fonds de manuscrits ou d'imprimés, de même qu'il touche les collectionneurs privés dont les richesses ne manquent pas de susciter de répréhensibles convoitises. Si les victimes en sont nombreuses, ce type de délit revêt également des aspects variés, depuis l'emprunt prolongé d'un ouvrage obligamment prêté qui finit par devenir définitif, jusqu'au cambriolage organisé, minutieusement préparé, en passant par les vols à la tire ou à la roulotte, les « **prélèvements** » dans les librairies ou les grandes surfaces, sans oublier le pillage des collections publiques par ceux-là mêmes qui en ont la charge.

Le cas Libri, au XIX<sup>e</sup> siècle, offre un éloquent exemple de ce genre d'abus de confiance. Professeur à l'Université de Paris, puis au Collège de France, Guglielmi Libri, amateur et collectionneur de livres rares, se vit confier en outre le secrétariat de la commission chargée de rédiger le catalogue général des manuscrits conservés dans les bibliothèques françaises. Investi de cette mission, il visita nombre d'établissements de province, sévissant à Clairvaux, Lyon, Tours, Orléans, Carpentras, volant, dépeçant, masquant avec habileté les traces de ses méfaits, maquillant ses forfaits. Lorsqu'en 1848, le scandale finit par éclater, Libri prit la fuite en direction de l'Angleterre, emportant dans ses bagages pas moins de 30 000 volumes...

Il convient naturellement de s'interroger sur les motivations de tels délinquants, qui agissent pas « bibliomanie », désir d'appropriation et de jouissance exclusive de chefs-d'œuvre qu'ils croient à eux seuls destinés, quand ils ne sont pas poussés par la cupidité, pressés de revendre, ou de tenter de « placer » des pièces d'ailleurs souvent difficiles à écouler sur le marché de l'art. D'autres individus sont mus par des raisons idéologiques : la « culture gratuite pour tous », à la mode dans certains milieux dans les années soixante-dix, ou la restitution d'œuvres déplacées suite à des prises de guerre. Les mesures de protection consistent, pour les bibliothèques et les librairies notamment, en des équipements de surveillance de plus en plus sophistiqués et dans une vigilance accrue de la part d'un personnel davantage sensibilisé à l'ampleur et à l'importance du problème. Car il s'agit bien d'apporter un démenti au vieux proverbe albanais selon lequel « voler un livre, ce n'est pas voler ».

Cette communication suscite des interventions de MM. Baro, Hiegel, Hocquard et Nauroy.

M. Lucien Henrion évoque la vie de saint Fridolin, auquel une tradition ancienne a attribué la fondation de l'abbaye d'*Hilariacum*, qui deviendra *Nova Cella*, puis plus tard Saint-Nabor, Saint-Avoid. Les origines et l'itinéraire de ce religieux, dont la biographie fut écrite au X<sup>e</sup> siècle par Balthar, un moine de Säckingen près de Constance, comportent beaucoup des zones d'ombre.

Cette communication appelle des remarques de MM. Jolin, Michaux, Nauroy, Villemin et Wagner.

### **Séance du 7 juin 2001**

Après l'approbation des propositions de prix présentées par les présidents des commissions, il est procédé aux élections du bureau pour l'année académique 2000-2001. M. Jean Lesage, vice-président, est élu président et le Dr Jean-Marie Rouillard vice-président. Mme Anne Stamm est reconduite dans ses fonctions de secrétaire adjoint. M. Denis Metzger est réélu pour deux ans au conseil d'administration.